

Desrosiers (Léo-Paul), de l'Académie canadienne-française,
Iroquoisie, tome I, (1534-1646), in-12, 352 p. (Montréal 1947)

Lionel Groulx, ptre

Volume 1, numéro 2, septembre 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1947). Compte rendu de [Desrosiers (Léo-Paul), de l'Académie canadienne-française, *Iroquoisie*, tome I, (1534-1646), in-12, 352 p. (Montréal 1947)]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(2), 278–287.
<https://doi.org/10.7202/801372ar>

LIVRES ET REVUES 1)

Desrosiers (Léo-Paul), de l'Académie canadienne-française, *Iroquoisie*, tome I, (1534-1646), in-12, 352 p. (Montréal 1947).

L'ouvrage porte au dos et à la première page de la couverture, cette mention: *les Etudes de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française*. L'Institut, avons-nous besoin de le dire, inaugure avec fierté, par un ouvrage de cette valeur, la série de ses publications. Il a été fondé pour relever le niveau des études historiques. Par cette publication, l'une de ses fins principales se trouve bien définie.

D'aucuns s'étonneront d'un ouvrage en plusieurs tomes sous ce simple titre: *Iroquoisie* et qui veut être, avant tout, l'histoire des guerres franco-iroquoises. Leur étonnement cessera dès qu'ils auront lu ce premier tome et pour peu qu'ils aient déjà soupçonné l'importance du fait iroquois dans l'histoire coloniale de l'Amérique du Nord. Les grands noms dont écrivains ou historiens ont parfois coiffé le superbe Indien: « Spartiate », « Romain du Nouveau Monde », sont déjà suggestifs. Ce sauvage qui aimait parer sa chevelure de la plume d'aigle, a tenu, pendant un demi-siècle, — c'est vérité d'histoire — la balance du destin entre les puissances coloniales de notre portion du continent. Portée avec force et constance d'un côté ou de l'autre, son alliance eût décidé de la rivalité anglo-française. Et de même, l'eût-il voulu et su s'y prendre, maintes fois il aurait pu porter le coup de mort à la Nouvelle-Hollande comme à la Nouvelle-France. Nos ancêtres le savaient bien qui vécurent si longtemps angoissés par ce dilemme tragique: ou détruire l'Iroquois ou être détruit par lui. Vaincre ou

1) *La Revue publiera une recension de tous les ouvrages historiques de valeur ayant trait à l'histoire de l'Amérique française et dont on lui adressera deux exemplaires.*

périr. Même après la paix franco-iroquoise de 1701, et jusqu'à la catastrophe de 1760, l'Iroquois restera la puissance que Français et Canadiens ne cessèrent de courtiser, l'énigme troublante qui ne finit plus d'alarmer. Nous voici donc en présence d'un fait majeur de l'histoire canadienne et de l'histoire de l'Amérique du Nord. Une étude d'envergure de ce fait est justifiable et opportune.

Cette étude comment l'historien l'a-t-il conçue et selon quelle méthode? Une citation de Sainte-Beuve, placée en tête de son livre, nous renseigne: ne pas se contenter de voir hommes et choses de loin et en gros, les voir de près, dans le détail; moyen excellent de voir de plein œil, de comprendre avec justesse. Donc « une étude au microscope, patiente, attentive, minutieuse » où l'on court la chance de renouveler nombre d'aperçus, de donner peut-être à une histoire que le commun croit connaître, la saveur et l'intérêt de l'inédit.

L'auteur tient parole. Cette étude au microscope, il a voulu l'étayer, l'étoffer en recourant aux plus larges sources. Un rapide regard sur ses notes nous apprend qu'il a d'abord utilisé à fond les *Relations* et le *Journal* des Jésuites, mais aussi tous les écrits contemporains: ceux de Champlain, de Lescarbot, de Marie de l'Incarnation, de Dollier de Casson, de Sœur Morin, de Sagard, de Chrestien Le Clercq, de Nicolas Perrot, etc. Il n'a négligé, je crois bien, que Pierre Boucher. Comme nos archives publiques sont pleines de vides mal comblés, surtout pour la période de M. de Montmagny, M. Desrosiers a mis à contribution les Archives de l'État de New-York et surtout celles de la Nouvelle-Hollande. Il a su tirer parti également des auteurs, français et anglais, qui ont abordé ce chapitre d'histoire. L'information de l'historien nous paraît donc suffisamment étendue. On reconnaîtra néanmoins qu'il excelle avant tout dans l'utilisation de ses sources. Fidèle à sa consigne du début, c'est bien à la loupe qu'il examine les documents, rapproche, scrute les moindres recoins, les moindres mots, leur arrache leur contenu de vérité. Un esprit critique jamais en repos, rarement en défaut, et j'ajouterais un talent d'analyse et de déduction peu commun chez nous, font ici merveille. L'historien suit l'ordre chronologique. Au début et à l'intérieur de chacun des chapitres, un chiffre, le chiffre de l'année, jalonne la suite des événements. Et l'on pourrait appréhender que ce procédé nous livrât à la fin une histoire fastidieuse et surtout émietlée. Il n'en est rien. Une histoire organique, vivante, se déroule. D'étape en étape, une trame se développe, se

noùe, se resserre avec une singulière logique. Cette histoire de sauvages prend l'aspect d'une ample et angoissante tragédie. C'est que l'historien, en possession de la valable et seule vraie méthode, ne se contente pas d'établir les faits. Il en cherche les causes, persuadé que la cause ne se détache pas plus du fait que ne le doit faire une partie intégrante. Un fait historique n'est ce qu'il est et pleinement ce qu'il est, que si on le saisit et le montre dans ses sources et ses suites, chaînons dans une chaîne, source et cause lui-même d'autres séries de faits, qui continueront de porter, comme une hérédité, quelque chose de celui qui les a engendrés.

Placée dans cette perspective, l'histoire des guerres franco-iroquoises prend toute son ampleur. Nous sommes loin des naïfs énoncés de manuels qui imputaient la calamité aux arquebusades de Champlain, à ce qu'on appelait ses mal'adresses diplomatiques. La guerre iroquoise qui fut, à peu de chose près, notre guerre de Cent ans, est sortie, — M. Desrosiers le montre bien — d'un déterminisme presque fatal où l'on voit intervenir, combinées et liées, comme dans un nœud de drame antique, passions humaines, géographie, forces économiques et politiques. Situés dans le pays que l'on sait, échelonnés tout le long de la rive sud du lac Ontario, mais à trente et quarante milles dans les terres, les Iroquois occupaient du point de vue militaire, une position stratégique de premier ordre, pratiquement inexpugnable (p. 105-06). Quand les Européens viendront bouleverser l'antique économie indienne ; que la pelleterie deviendra le grand et presque le seul article de commerce, le seul par quoi ces sauvages improductifs pourront se procurer les marchandises des Blancs, dès ce moment, et n'y eût-il eu, en Amérique du Nord, qu'un seul peuple d'Europe, le germes d'ardentes concurrences étaient semés. Les Hurons, en particulier, établis aux sources du Saint-Laurent et de l'Outaouais, sur l'artère vitale par conséquent de la colonie laurentienne, ne renonceront pas facilement au rôle d'intermédiaires entre Français et Indiens des Lacs, rôle de négociants ou de courtiers en fourrures auxquels étaient déjà préparés, parmi les nomades vivant de chasse et de pêche, ces producteurs de maïs et de farine de maïs. Or deux nations européennes étaient venues se poster côte à côte. Les Iroquois, proches à l'est des comptoirs hollandais et proches aussi à l'ouest des Indiens des grands lacs, se trouvaient occuper, du point de vue économique, une non moins forte position que leurs rivaux du nord. Il y aura donc, au sud,

un axe commercial Orange-Iroquoisie - grands lacs, comme il y aura, au nord, un axe Québec-Trois-Rivières-Montréal-Pays d'en haut. Que, par nécessité économique ou par convoitise, les Européens entreprennent d'aiguillonner, parmi les Indiens, la course au castor; qu'une disette de fourrures se fasse bientôt sentir, en Iroquoisie, pays moins fourni de bêtes à poil parce que plus méridional et plus battu; qu'il faille s'approvisionner aux mêmes sources que les Français et leurs alliés, et l'on peut marquer le point précis et névralgique où vont se produire les chocs prochains. Ce n'est pas impunément, dans l'histoire humaine, que les axes commerciaux en viennent à se croiser ou à chevaucher. Les guerres indiennes deviendront une guerre pour le monopole des fourrures du Nord et de l'ouest, et, les choses vont de pair, pour la possession de la route des fourrures: l'Outaouais. Au reste, pour les Indiens établis sur l'un ou l'autre de ces axes, le commerce des fourrures prendra, tout de suite, l'importance d'une lutte pour la vie. A qui ira le castor? Aux Hurons-Algonquins? Aux Iroquois? Et, par le castor, à qui iront, pour ces miséreux de l'âge de pierre, les produits des Blancs et leur ensorcelante civilisation? Problème non moins vital, faut-il le dire, pour la Nouvelle-France. Trop tôt astreinte à vivre et à se développer de ses seules forces, dans le cercle d'une économie encore au stade de l'enfance, le commerce de la fourrure lui devient aussi indispensable qu'à l'Indien, d'une nécessité plus urgente, en tout cas, que pour la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Angleterre; et partant, une autre nécessité également vitale s'impose à elle: tenir ouvertes, libres, coûte que coûte, les routes commerciales de la vallée laurentienne aux grands lacs.

Un autre motif d'ailleurs, non moins impérieux que le motif économique, intervient et force la Nouvelle-France à s'appuyer sur ce que M. Desrosiers appelle la « coalition laurentienne », coalition formée des Algonquins, des Montagnais du Saint-Laurent et des Hurons de l'ouest. Et ce motif n'est autre que la faiblesse numérique et partant militaire, de la colonie de Champlain et des Cent-Associés. Encore un facteur de caractère permanent qui va régir l'histoire de la Nouvelle-France. Pas plus qu'établie sur le Saint-Laurent, la colonie ne peut se dispenser de rester maîtresse de toute la longue et stratégique artère, de l'embouchure aux sources, elle ne saurait, non plus, se passer de l'aide militaire des Indiens postés sur la route. Vers 1640 une alliance du petit peuple de 300 à 500 âmes avec la puissante

Iroquoisie ne pouvait être qu'une alliance du faible avec le fort, en somme de l'agneau et du loup; l'alliance restait possible avec l'Algonquin dispersé, déjà décadent, et la lointaine Huronie; ces deux ayant, du reste, le même ennemi commun, l'Iroquois, le même intérêt commun dans la traite du castor.

Ainsi se pose, en toutes ses données, ce dualisme qui, pendant si longtemps, va troubler, tenir en haleine, l'Amérique du Nord. Qu'il soit écrit dans la géographie et dans l'économique tel que primitivement institué, la meilleure preuve n'est point qu'avec le temps ce dualisme ne perde rien de sa malignité, mais qu'il s'affirme, dès le début, avec toute sa virulence. Les Iroquois n'attendent pas la rivalité commerciale anglo-française pour s'appliquer farouchement au blocus de l'Outaouais. Ils s'y livrent, dès le temps de Champlain, et avant même la fondation de Québec, aussitôt que les traitants européens, présents sur le fleuve, tendent leur pacotille aux sauvages riverains. Vérité de fait que M. Desrosiers ramasse dans un de ces raccourcis qui sont bien de sa manière :

« En un mot, le commerce des fourrures devient dans la Nouvelle-France et dans l'État français, l'un de ces vastes intérêts, l'une de ces grandes affaires dont le gouvernement ne peut se désintéresser parce que la prospérité générale et le bien-être de trop d'individus en dépendent. Par la même occasion, il ne peut se désintéresser de la voie que ce commerce suivra; la liberté de la navigation sur l'Outaouais et le Saint-Laurent devient plus précieuse et plus nécessaire qu'elle ne l'a jamais été. Les Iroquois la menaçant gravement, Champlain est condamné à consolider la coalition laurentienne qui la défend et en a besoin. »

Le jour où la disette des fourrures en leur pays et l'insatiable appétit de leurs voisins européens forceront les Iroquois à regarder du côté du nord et du côté de l'ouest, l'heure sonnera de la guerre inexorable. Ils se livreront à la bataille du castor avec un emportement sans pitié, féroce. On les verra entreprendre le blocus systématique de l'Outaouais et du Saint-Laurent, intercepter les convois de l'ouest, en route pour Montréal, les Trois-Rivières, en opérer la diversion vers les factoreries d'Orange ou de la Nouvelle-Angleterre. C'est déjà le temps où le cerveau de ces barbares se met à fermenter d'ambitions capiteuses. Fournis d'armes à feu par les traitants libres de la Nouvelle-Hollande, les « junkers » de l'Iroquoisie voient, dans le trafic des fourrures, un moyen d'établir, sur toutes les nations indiennes, leur

suprématie militaire. Ces primitifs ne rêvent plus, à l'instar de grands et modernes civilisés, que de la suppression complète et brutale de leurs concurrents économiques... En attendant que se mêlant et se superposant à cette implacable rivalité d'Indiens, Français et Anglo-Hollandais, et pour les mêmes enjeux, s'acharnent à la suppression de l'un ou de l'autre... Et en attendant encore que les rivalités coloniales se mêlant aux rivalités européennes, la possession de l'Amérique du Nord devienne l'un des moyens de la suprématie mondiale.

* * *

L'histoire coloniale de l'Amérique du Nord aurait-elle pu s'écrire d'autre façon? Était-il possible, en particulier, d'imprimer une autre tournure au destin des races indiennes du Saint-Laurent et des Lacs? Pour tout dire, le duel franco-iroquois aurait-il pu être évité? Quelques-uns l'ont cru: l'intendant Duchesneau, par exemple, LaHontan, quelques autres pacifistes. Dans ses prochains volumes, M. Desrosiers examinera, sans doute, ce problème et nous dira ce qu'il en faut penser. La fin du premier tome d'*Iroquoisie* nous décrit l'inexorable fatalité qui se rive à la « coalition laurentienne » comme à une proie. Spectacle mélancolique que celui de ces races restées jeunes, robustes, en dépit de leurs millénaires, jeunes de la jeunesse de la forêt vierge, de la nature américaine presque inviolée, et qu'un virus mortel mord au cœur dès leurs premiers contacts avec les Blancs. Sans doute l'on se dit et l'on peut se dire que ces sauvages n'ont pas eu besoin de l'arrivée des Européens pour se haïr et s'entre-déchirer. La découverte de l'Amérique, retardée d'un siècle, n'eût pas changé grand'chose à leur histoire. Leurs instincts de primitifs les poussaient à la chasse à l'homme, simplement comme à une chasse d'un type supérieur. Les épidémies accomplissaient leurs ravages dans les forêts américaines, bien avant Christophe Colomb et Cartier, ravages souvent affreux, comme en tous pays du monde à cette époque, mais encore plus funestes peut-être parmi ces pauvres gens ignorants de toute hygiène. Mais il faut convenir que les Européens leur ont apporté des bacilles apparemment inconnus dans le nouveau-monde. Et surtout ils leur ont apporté le fléau de l'alcoolisme, la pire de toutes les épidémies.

Inutile de le nier: toutes les politiques coloniales s'entachèrent trop souvent d'égoïsme sordide à l'égard des aborigènes. Ici, au Canada,

le spectacle de décrépitude dont nous parlions tout à l'heure, devient d'autant plus étrange et triste, que les sauvages les plus atteints et les plus vite marqués pour la mort, seront ceux de la « coalition laurentienne », ceux-là mêmes qui auront voisiné et lié pacte d'amitié avec les Européens les plus dénués du préjugé de couleur, les plus enclins à les traiter comme des races fraternelles. Voyons là un autre effet de la faiblesse de la Nouvelle-France. Une Nouvelle-France dûment peuplée, forte comme aurait dû l'être alors la colonie de la nation la plus populeuse et la plus puissante de l'Europe, une telle colonie, développée au rythme où se développait la Nouvelle-Angleterre, n'eût pas eu les Iroquois comme ennemis; elle les eût eus pour clients. Entre les Indiens de l'Amérique, un seul rôle eût été le sien, celui d'un arbitre souverain. Faible, la Nouvelle-France ne put ni n'osa armer convenablement les alliés indiens contre qui néanmoins sa politique commerciale soulevait un ennemi mortel. Elle n'osa pas les armer parce qu'elle n'en eut pas les moyens, et d'abord pas le moyen de tenir en respect ces Indiens qu'elle aurait munis de mousquets ou d'arquebuses. Nous aboutissons à cette situation paradoxale, qu'en raison de sa faiblesse, la Nouvelle-France ne pouvait se passer de la « coalition laurentienne » et qu'en même temps sa seule alliance avec ces Indiens les vouait à une ruine inévitable. Quel pouvait être le sort, en effet, de ces alliés qui en restaient à la flèche et au casse-tête de pierre, devant ces autres que colons et négociants de la Nouvelle-Hollande allaient pourvoir abondamment d'armes à feu? Chacun connaît le dénouement. Pendant que l'on assiste à l'ascension constante de la puissance iroquoise qui, l'un après l'autre, élimine ses rivaux, la « coalition laurentienne » s'effondre rapidement. Dès 1637-1638, les Algonquins donnent des signes d'épuisement. La déchéance sera complète en 1644. Les épidémies, l'alcoolisme, la guerre ont miné la race fière. L'agonie de la race huronne suit de près. Deux races sont à leur crépuscule qui ne manquaient pas de quelques grandeurs humaines. Spectacle mélancolique, avons-nous dit, et qui nous toucherait davantage s'il nous apparaissait moins comme un événement banal, l'un de ces nombreux ensevelissements de nations dans le mystère de la vieille forêt, au cours de ces longs siècles, plus longs que les nôtres, et qu'il nous plaît d'appeler la pré-histoire. Pour évoquer et expliquer ces tragédies, M. Desrosiers nous livre des réflexions qui sont à citer :

« L'homme néolithique a commencé à disparaître devant l'homme de l'âge de fer, devant même le Français, celui qui le traite avec une sympathie et une bonté infinies. Qui fournira une explication ? En premier lieu, on trouve les maladies des blancs; en second lieu, l'acoolisme. Mais ces réponses ne dissipent pas le mystère. Il est probablement des raisons plus difficiles à saisir. L'Indien a commencé à se vêtir de laine et de lin, lui qui n'avait porté que des peaux; son alimentation s'est modifiée. Il erre entre deux civilisations. L'ombre puissante de l'homme blanc le domine. Et la transition est si brusque d'un mode de vie à l'autre que les corps ne s'adaptent pas assez tôt et succombent ».

« Algonquins de Tadoussac, des Trois-Rivières, de l'Outaouais ont déjà ressenti les atteintes d'une espèce de caducité maligne qui brise en eux ou affaiblit les ressorts puissants de la vie. Déjà Champlain ne reconnaît plus la race saine et dure qui célébrait ses victoires à Tadoussac. Le poids du destin pèse sur elle. »

* * *

Le premier tome d'*Iroquoisie* prend fin avec la paix fourrée de 1645: simple reprise d'haleine, simple trêve entre belligérants, mais qui autorise une étape. Que reprendre en cette œuvre d'historien ? A la lecture du titre, quelques-uns auront pu craindre de lire un chapitre d'histoire trop isolé de ses entours, trop en marge des grands événements qui le conditionnent et l'expliquent. Qu'on se rassure. L'auteur a trop le sens de son métier, trop l'esprit de synthèse pour ne pas rattacher constamment son sujet à la trame plus vaste qui l'enserme. Sans doute prend-il pour acquis, de la part du lecteur, un bagage assez considérable de connaissances historiques. Il n'en dessine pas moins, d'un vigoureux coup de crayon, et chaque fois qu'il le faut, le cadre où placer ce bloc détaché d'histoire. Il le fait d'une façon brève, concise, qui n'alourdit point la marche des événements. Il résumera, par exemple, dans une courte phrase, l'incidence Kirke: « Peu de jours plus tard, Québec et toute la Nouvelle-France tombent aux mains des Anglais ».

Nous eussions aimé, nous le confessons, des notions plus complètes et plus précises sur l'origine lointaine des Iroquois. L'auteur nous renseigne assez exactement sur leur passage dans la région laurentienne. Mais avant leur arrivée sur le Saint-Laurent, d'où venaient ces Indiens ? Comme quelques-uns l'ont écrit: étaient-ce des émigrants, poussés par d'autres hordes, qui remontaient du sud de cette Amérique

centrale, carrefour, semble-t-il, de migrations humaines, théâtre d'un extraordinaire brassage de nations? Venaient-ils de l'ouest? comme d'autres l'ont pensé. Où avaient-ils pris leur civilisation? Au fait, M. Desrosiers pourrait peut-être nous répondre que, dans l'état actuel de la science américaniste, nous ne savons rien qui vaille de ces mystères de la pré-histoire. Nous eussions encore aimé trouver quelque part, un portrait en pied du superbe Indien. Ce portrait, l'historien l'a tenté pour le Huron. Que ne l'a-t-il fait pour l'Iroquois? Bien des événements de cette histoire s'expliqueraient mieux à notre sens si l'on nous avait donné, en relief, dans un tableau ramassé, la psychologie du sauvage de l'Iroquoisie, ses mœurs, ses modes de vie, ses institutions sociales et politiques. Tout cela a été plus ou moins décrit, nous le voulons bien, à travers les chapitres, mais, à notre avis, en traits trop dispersés. Et nous n'ignorons point, non plus, que vers 1640, les institutions iroquoises n'ont pas encore atteint leur point d'achèvement. Elles sont à un moment d'évolution. Elles se complètent, se perfectionnent sous la pression d'exigences nouvelles, de crises intérieures provoquées par la guerre, par les relations avec l'Européen. Rien n'empêchait, ce nous semble, d'ébaucher quand même le processus d'une évolution qui devait constituer, pour la Confédération iroquoise, et presque autant que l'arme à feu, l'une des causes de sa supériorité dans le monde indien.

Dirons-nous encore qu'une table des matières, de forme analytique, et même une table onomastique, eussent trouvé place opportune à la fin du volume? L'auteur réserve, sans doute, ces tables pour la fin de son ouvrage. D'aucuns estimeront un peu long d'attendre l'apparition du quatrième ou du cinquième tome de *Iroquoisie* pour se retrouver facilement dans le premier. La disposition des notes et références, toutes renvoyées à la fin du volume et distribuées, non avec indication de page, mais seulement de chapitre, pour chacune, fait qu'on ne repère qu'avec un effort assez laborieux, les sources de l'historien.

Un mot du style. On connaît la manière du romancier qui est en M. Desrosiers. Style ramassé, suggestif, pensée qui aime se parer de couleurs neuves, originales. L'historien, il va de soi, se montre encore plus sobre, mais d'une sobriété qui n'exige aucun sacrifice d'élégance. Un œil sévère de grammairien décèlera, ici et là, quelques constructions phraséologiques défectueuses, celle-ci, par exemple, (p. 197): « La seule présence de quelques blancs parmi des Indiens qui ne les

connaissaient pas auparavant *les* rend vulnérables à toute une série de maladies, particulièrement aux maladies des voies respiratoires ». On voudrait que ce pronom *les* se rapportât au même nom et ne prêtât pas à équivoque. D'autres trouveront un peu énorme ce « caillot de sang » qui barre la route, encore qu'il faille s'attendre à quelque hyperbole à l'indienne. Enfin l'on s'étonnera de cette distraction qui fait écrire à l'auteur: « Comme tous les peuples primitifs, ils cherchent une cause, un agent à l'épidémie ». C'est multiplier un peu trop, croira-t-on, les peuples primitifs.

M. Desrosiers se défend, en sa préface, d'avoir écrit un ouvrage définitif. Il sait, comme chacun de nous, que l'histoire définitive est pure chimère. Il n'y a de définitif, à franchement parler, que l'insuffisance ou la suffisance de certains historiens ou la naïveté des lecteurs. Il reste que, pour la technique, la finesse et la profondeur de l'analyse, l'intelligente et subtile discussion des textes, l'ampleur des vues et la qualité de l'expression, *Troquaisie* marque le progrès sensible où atteint chez nous, depuis quelque temps, l'historiographie. Sans attendre la suite des autres tomes, ce premier nous permet d'augurer l'un des meilleurs ouvrages de la production historique au Canada.

Lionel GROULX, ptre